

# MIGRATIONS ET MISE EN VALEUR D'UNE BASSE PLAINE MARÉCAGEUSE : l'exemple des cocoteraies de la basse Mentaya (Kalimantan — Indonésie)

Olivier SEVIN

Géographe ORSTOM, Jalan H. Agus Salim, 58 Jakarta (Indonésie)

## RÉSUMÉ

*Les Banjar ont réussi à mettre en valeur la basse vallée de la Mentaya jugée répulsive par les populations dayak. En utilisant le battement de la marée et en valorisant une importante main-d'œuvre saisonnière d'origine maduraise, ils ont façonné un paysage original au sein duquel le cocotier est omniprésent. Une lecture approfondie du paysage permet de déceler à travers le modèle culturel banjar diverses influences néerlandaises et dayak, tandis que les navigateurs bugis permettent à l'économie régionale de s'intégrer dans l'espace nusantarien.*

MOTS-CLÉS : Bornéo — Occupation du sol — Cocoteraies — Migrations.

## ABSTRACT

MIGRATIONS AND DEVELOPMENT OF THE LOWER SWAMPY PLAIN :  
THE CASE OF THE COCONUT GROVES IN LOWER MENTAYA (KALIMANTAN—INDONESIA)

*The Banjarese succeeded in developing the lower Mentaya Valley, whereas the Dayaks considered it as a low seductive environment. Using tidal effect and available temporary Madurese labour force, they built up an original landscape on coconut background. Through this Banjarese pattern, Dutch and Dayak influences can be disclosed, while bugis shippers insert regional coconut scheme into national economy.*

KEY WORDS : Borneo — Land use — Coconut groves — Migrations.

Le fleuve Mentaya constitue l'une des artères de pénétration majeure du sud de l'île de Kalimantan, plus connue sous le nom de Bornéo. L'estuaire situé au 2°5 de latitude sud et au 113° de longitude est mis en valeur de manière originale par les migrants Banjar venus de l'extrême sud de l'île (1). Les Banjar qui ont développé d'imposantes cocoteraies depuis l'entre-deux-guerres n'ont créé ce type de paysage original à Kalimantan que sur les basses vallées de la Mentaya et de la Kahayan (région du Bahaur) tandis que celles de la Seruyan, de la Katingan et de la Seranau restent vierges.

### Une terre de colonisation

De Basirih Hilir à la mer, le monde dayak aux contours imprécis, fait d'essarts (*ladang*), de forêts secondaires et de petites plantations de rotin ou d'hévéa, cède brusquement la place à un paysage réglé, plus fortement humanisé et marqué par l'omniprésence du cocotier. Le canal perpendiculaire au fleuve constitue, dorénavant, la principale ligne de force, tout à la fois voie de circulation et principe d'organisation. Les cocoteraies s'alignent perpendiculairement à lui tandis que les habitations le bordent ou bien s'égrènent le long du fleuve (fig. 2).

(1) Les Banjar sont originaires du sud-est de l'île de Kalimantan (province de Kalimantan Sud). Leur centre de diffusion est la ville de Banjarmasin et ses alentours.

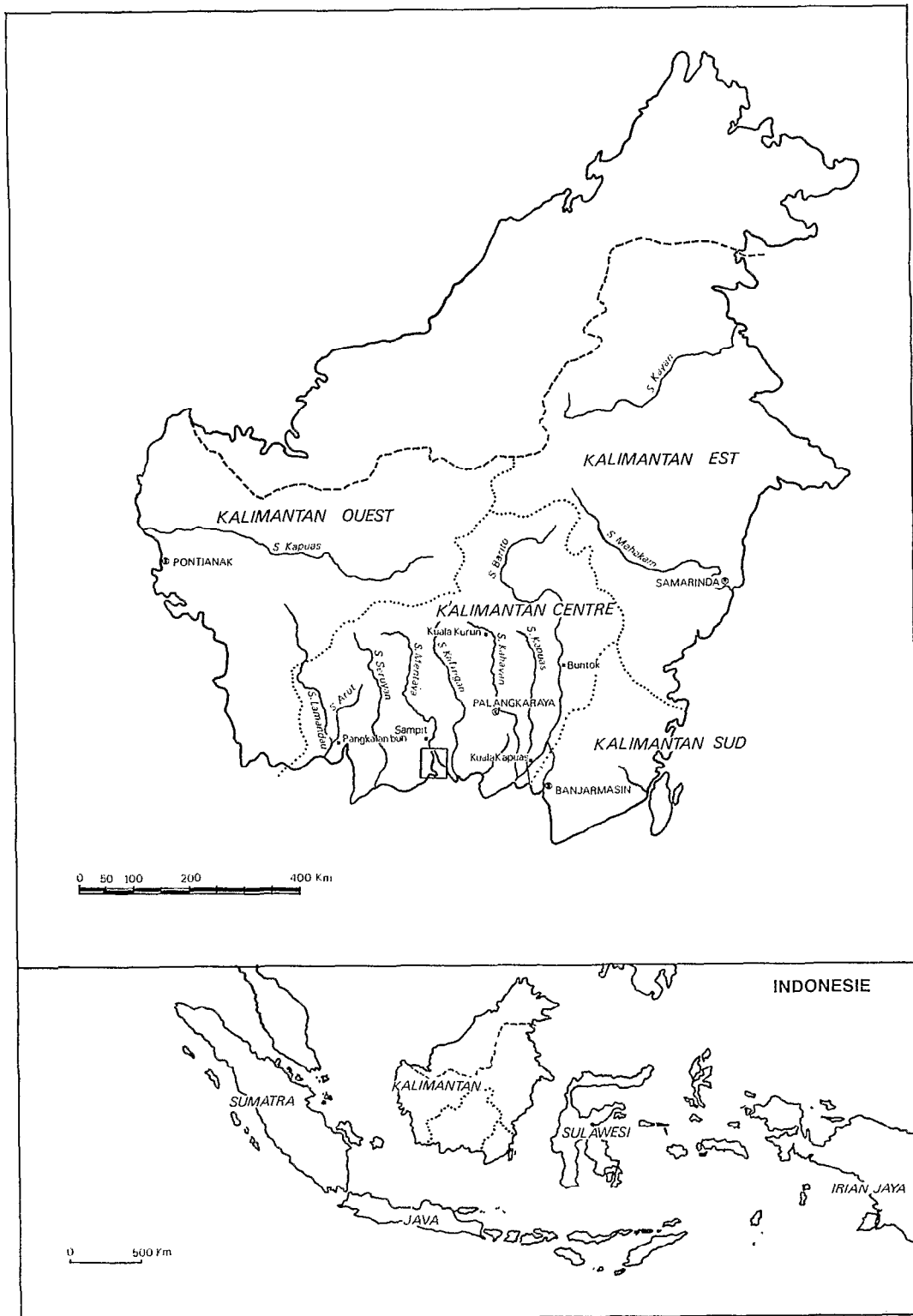


Fig. 1. — Croquis de localisation. Situation map.

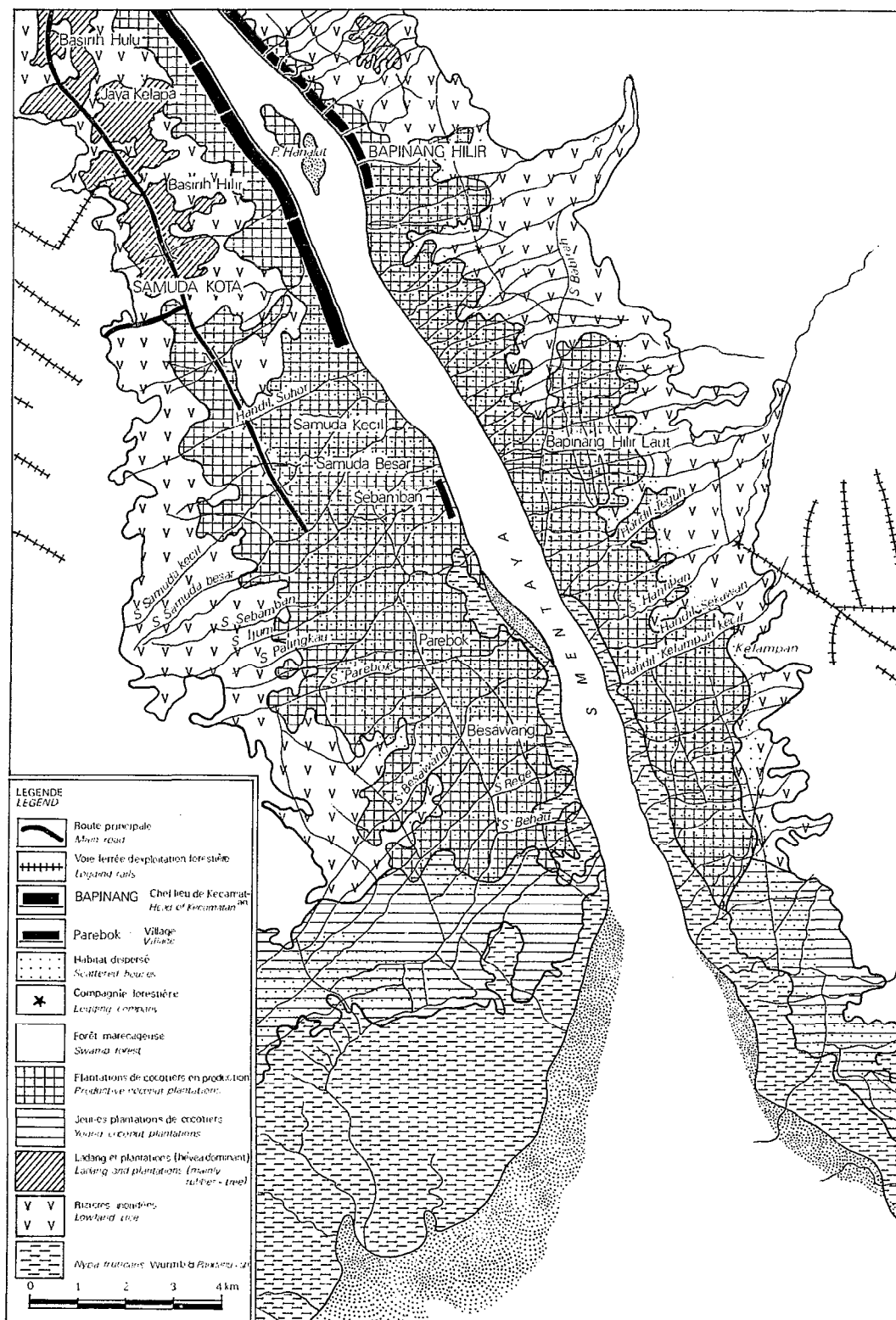


Fig. 2. — Les cocoteraies de la basse vallée de la Mentaya. Coconut plantations on the Lower Mentaya river.

## LA BASSE PLAINE ET L'ARRIVÉE DES MIGRANTS

*Un milieu amphibie*

Le fleuve coule entre deux levées et incise imperceptiblement une plaine alluviale de construction récente, ancien golfe marin bordé de cordons sableux, progressivement comblé par l'apport de sédiments d'origine détritique. Cette plaine marécageuse est recouverte de tourbe plus ou moins épaisse, 10 m de part et d'autre de la Sebangau, mais seulement une trentaine de centimètres dans la région qui nous intéresse. La tourbe repose soit sur du sable, et dans ce cas la mise en valeur est compromise, soit sur un horizon alluvial argileux.

L'estuaire de la Mentaya se décompose en deux parties, la baie de Sampit et une section médiane rectiligne. La baie est un vaste golfe de 30 km de large sur 15 de long qu'un poulrier (*Ujung Pandaran*) tend à transformer en lagune. A la hauteur de Samuda, le fleuve a une largeur de 2 km et une profondeur de 5 à 6 m, il est parsemé d'îles qui témoignent d'un fort alluvionnement.

Le climat équatorial se caractérise par l'abondance des pluies toute l'année. Le total annuel des précipitations est de l'ordre de 2 000 à 2 500 mm. Aucun mois n'est sec (en référence à l'indice de Gaussen :  $P < 2t$ ), cependant, une saison moins pluvieuse se situe généralement en juillet-août (fig. 3).

La forêt marécageuse sur tourbe est une forêt dense composée d'arbres dont les troncs sont minces et dont la hauteur n'excède pas 10 à 12 m. Ça et là cependant, un arbre plus vigoureux perce la voûte. Les espèces rencontrées le plus fréquemment sont des *Shorea* et des Annonacées (*Mezella leptoloda Oliv.*). Le sous-bois est composé de Rubiacées ou d'Euphorbiacées (Golchidion). Cette forêt est exploitée et représente un volume de 130 à 140 m<sup>3</sup>/ha de bois environ (1). (Fig. 4).

*Les migrants (tabl. I)*

La population de la basse vallée avoisine 30 000 habitants; la densité des deux *kecamatan* (2) oscille entre 18 et 20 hab./km<sup>2</sup>, ce qui est très élevé dans le contexte de Kalimantan (3). Les populations les plus anciennement installées sont les Sampit (*Orang Sampit*) populations malaisianisées ou paramalaises, c'est-à-dire Dayak qui ont adopté la religion et le mode de vie islamique au XIX<sup>e</sup> siècle. Dans une moindre mesure, les populations dayak apparentées au groupe Ngaju (*Oloh Kahayan* essentiellement) peuvent être également considérées

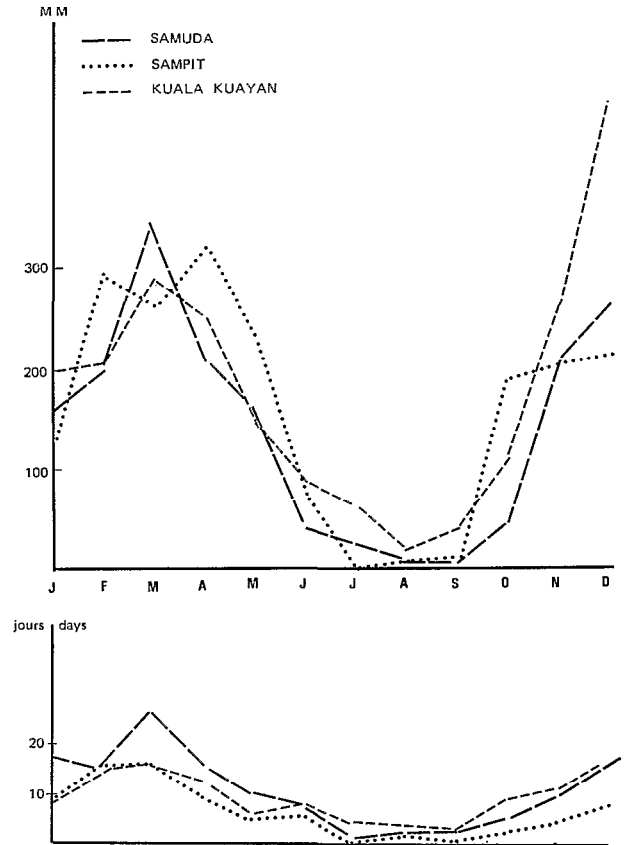


Fig. 3. — Pluviométrie mensuelle et nombre de jours de pluie en 1982. *Monthly rainfall and rainy days (1982)*. Source: Dinas pertanian, Sampit.

comme autochtones. Ce sont des petits groupes qui se sont fixés à la fin du siècle dernier ou au début de xx<sup>e</sup> siècle et qui viennent de la « mésopotamie » formée par le delta des fleuves Barito, Kapuas, Kahayan. Ils sont aujourd'hui islamisés, mais ont conservé un dialecte ngaju. Ces populations installées relativement plus anciennement ne représentent plus, aujourd'hui, que 26 % de la population totale de la basse vallée.

Les migrants sont d'origines très diverses; deux groupes sont particulièrement importants, les Banjar et les Madurais. Les Madurais représentent 20 % de la population de la basse vallée. Ils sont originaires du centre de l'île de Madura, notamment des *kecamatan* Robatal, Ketapang et Banyuates. Leur migration s'effectue en plusieurs étapes. Dans un

(1) Anwari DILMY : Ecological data from the Sampit area (Central Kalimantan) Herbarium Bogoriense - Bogor Indonesia.

(2) *Kecamatan* : circonscription administrative qui correspond à un canton.

(3) A titre d'exemple, le *kecamatan* Marikit a une densité de 1,37 hab./km<sup>2</sup>

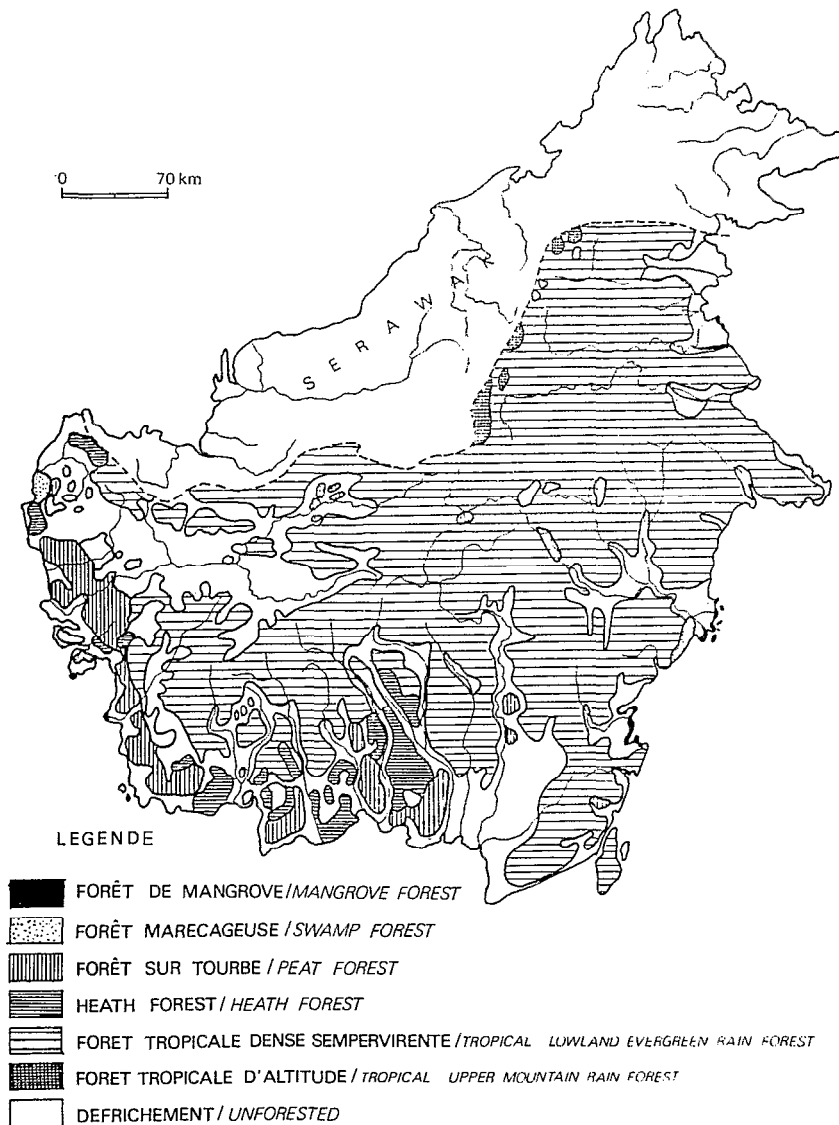


Fig. 4. — Les types de forêts primaires à Kalimantan. *The types of primary forest in Kalimantan.*

Source: Dit Bina Program, Bogor 8-76 in TAD report n° 5.

premier temps elle est saisonnière : lors de la saison sèche à Madura, de juin à octobre, ils viennent chercher du travail au-delà des mers. Après 4 ou 5 mois de travail sur une cocoteraie, ils retournent chez eux avec un petit pécule. Dans un second temps ils accèdent à la propriété foncière et développent des plantations pour leur propre compte. Leur famille les rejoint alors et ils sont considérés comme habitants du lieu. Parebok et, dans une moindre mesure, Basawang, sont deux villages madurais.

Les Banjar constituent le groupe le plus important avec 48 % de la population. Le peuple banjar résulte

d'une fusion entre des éléments autochtones autour de Banjarmasin, Martapura, Plaihari, des Malais venus en partie de Sumatra au premier millénaire de notre ère, des Javanais et des Sundanais de l'époque de Modjopahit, des Arabes, des Chinois ainsi que des navigateurs bugis venus de Sulawesi. Cette population parle un dialecte d'origine malaise au sein duquel on dénombre divers parlers locaux à Amuntai, Kandangan, Tanjung, Kelua.

Les Banjar, qui sont arrivés sur la basse vallée durant l'entre-deux-guerres, venaient de Banjarmasin (Kuin), d'Alalak et de la région d'Hulu Sungai.

TABLEAU I  
Populations autochtones et migrants (1980)

Kecamatan *	Popul. 1980	Densité Hab/km <sup>2</sup>	Populations autochtones						Migrants																			
			Dayak Ngeju		Orang Sampit		O. Pambung		O. Banjar		Javanais		Madurais		Bugis		Chinois		Divers									
			Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%	Hab.	%								
Pulau Hanaut	11080	17,57	2197	19,83	614	5,54			5508	49,71	372	3,36	2344	21,16	45	0,40												
Mentaya H. Selatan	18931	20,40	833	4,40	4203	22,20	11	0,07	8926	47,15	666	3,52	3606	19,05	324	1,71	134	0,70			228	1,20						
T o t a l	30011		3030	10,1	4817	16,05	11	0,04	14434	48,10	1038	3,45	5950	19,83	369	1,22	134	0,45			228	0,76						

Source : enquêtes de terrain.

\* Subdivision administrative correspondant approximativement à un canton.

C'est la troisième génération de Banjar que l'on rencontre aujourd'hui sur la basse vallée. Les Banjar ont imposé leur mode de vie; c'est leur culture qui prédomine; c'est en suivant leur exemple que se sont créées les cocoteraies.

#### NAISSANCE D'UNE COCOTERAIE (fig. 7)

L'histoire d'une cocoteraie illustre le mécanisme de colonisation des terres. À l'origine (A), se trouve la parcelle bordée d'un petit cours d'eau dont le destin est d'être progressivement canalisé (*handil*), parcelle cultivée sommairement en riz inondé durant un ou deux ans.

Lorsque les rendements en riz déclinent et que la salinité augmente, les Banjar construisent des billons perpendiculaires au cours d'eau, d'une largeur de deux brassées (1) sur 80 de long et espacés de 3 (B). Sur ces billons sont installés de jeunes plants de cocotiers (nains jaunes, nains rouges) alignés toutes les cinq brassées. Entre les cocotiers, trois bananiers sont plantés, ainsi que divers légumes (concombres, courges, narangilles, tarots...). Chaque année en fonction des disponibilités du planteur, les billons seront élargis et progressivement transformés en planches par apport de terre latéral tandis que s'affirment de part et d'autre deux fossés de plus en plus profonds.

Ainsi la quatrième et la cinquième année (C) la plantation commence à prendre forme : s'opposent dorénavant fossés et billons élargis, puis surélevés par apports de terre issus des fossés surcreusés. Fossés et billons ont chacun 2,5 brassées de large. Le riz dont la surface ne cesse de se contracter, se cantonne dans les fossés tandis que sur les billons, les bananiers sont en production et les légumes remplacés par de jeunes plants de café, qui bénéficient du début d'ombrage que procurent les cocotiers.

La quatrième phase se place entre la sixième et la huitième année (D). Les billons sont élargis tandis que les fossés, encore plus profonds, ne mesurent plus que deux brassées de large. Les bananiers ont disparu, les caféiers entrent progressivement en production, et les premières noix apparaissent. Le riz est toujours présent dans les dépressions mais afin de compenser son déclin, une nouvelle parcelle est défrichée en lisière de la cocoteraie; la colonisation progresse.

À partir de la neuvième année (E), la plantation acquiert son aspect définitif. Les planches occupent

(1) Le *depa*, ou « brassée », mesure environ 1,50 à 1,70 m. Dans le cas présent, divers sondages tendent à rapprocher la valeur de la brassée de 1,50 m. Les travaux nécessaires en vue d'élaborer une cocoteraie sont importants, et le planteur a tendance à serrer les arbres.

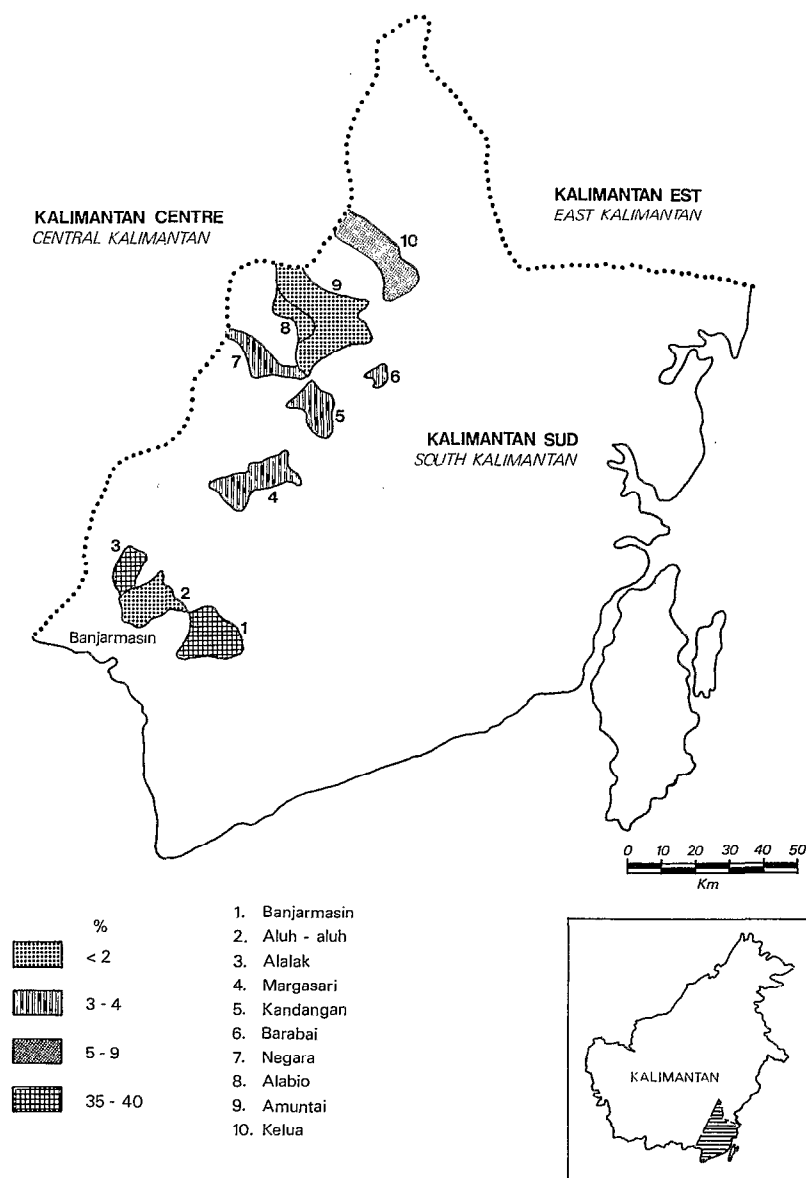


Fig. 5. — Provenance des Banjar établis sur la basse vallée de la Mentaya. *Origin of the Lower Mentaya Banjarese.*

Source: Enquêtes de terrain, 1983.

l'essentiel de la superficie, soit quatre brassées de large et les fossés une seule. Un fossé sur deux se comble progressivement, tandis que le fossé restant est surcreusé. Entre-temps le cours d'eau qui borde la cocoteraie a été canalisé et bordé d'un chemin. Le café disparaît et peu à peu, il ne reste plus qu'une cocoteraie homogène.

LA DISTRIBUTION DES PLANTATIONS (tabl. II)

La superficie totale des cocoteraies est de 15 500 ha dont 8 800 en production. Sur 6 700 ha, les arbres

ont moins de 10 ans, et ne sont donc pas arrivés à pleine maturité (soit un accroissement des superficies de 600 à 700 ha par an). Un sondage au 1/10<sup>e</sup> a été effectué dans trois villages, Jaya Karet, Sebamban et Parebok.

*Jaya Karet: des cocoteraies déjà anciennes*

De Basirih Hilir à Samuda, les cocoteraies sont les plus âgées. Le paysage n'offre pas l'aspect réglé auquel on est habitué, les arbres ne sont pas alignés, l'espacement entre chaque cocotier n'est pas régulier

TABLEAU II  
Superficie des parcelles

Superficie des parcelles ha	Jaya Karet		Sebamban		Parebok		Total Echantillon	
	fréquence	%	fréquence	%	fréquence	%	fréquence	%
< 0,5	3	9,68	21	21,88	5	8,33	29	15,51
0,5 - 0,99	7	22,58	29	30,20	11	18,33	47	25,13
1 - 1,49	8	25,81	27	28,13	13	21,67	48	25,67
1,5 - 1,99	2	6,45	7	7,29	12	20	21	11,23
2 - 2,99	8	25,81	9	9,38	8	13,33	25	13,37
3 - 3,99	2	6,45	2	2,08	6	10	10	5,35
4 - 4,99	0	0	0	0	3	5	3	1,60
≥ 5	1	3,22	1	1,04	2	3,34	4	2,14

Source: enquêtes de terrain 1983. Sondage 1/10<sup>e</sup>. Échantillon de 31 parcelles à Jaya Karet, 96 à Sebamban, 60 à Parebok. Superficie moyenne des parcelles : Jaya Karet 1,73 ha, Sebamban 1,14 ha, Parebok 2,09 ha.

Superficie des propriétés

Superficie propriétés ha	Jaya Karet		Sebamban		Parebok		Total Echantillon	
	fréquence	%	fréquence	%	fréquence	%	fréquence	%
0			2	5,26			2	2,35
< 0,5	3	18,75	0	0	2	6,45	5	5,88
0,5 - 0,99	3	18,75	6	15,79	3	9,68	12	14,12
1 - 1,99	2	12,5	11	28,95	5	16,12	18	21,18
2 - 3,99	3	18,75	11	28,95	8	25,81	22	25,88
4 - 5,99	2	12,5	5	13,16	7	22,58	14	16,47
6 - 9,99	2	12,5	2	5,26	3	9,68	7	8,24
10 - 14,99	1	6,25	0	0	2	6,45	3	3,53
≥ 15	0	0	1	2,63	1	3,23	2	2,35

Source: enquêtes de terrain, 1983. Sondage 1/10<sup>e</sup>. Échantillon : 16 familles à Jaya Karet, 38 à Sebamban, 31 à Parebok. Superficie moyenne par famille : Jaya Karet 2,68 ha, Sebamban 2,89 ha, Parebok 4,06 ha.

L'âge des cocotiers

Age des cocotiers (années)	Jaya Karet		Sebamban		Parebok		Total Echantillon	
	nombre (arbres)	%	nombre (arbres)	%	nombre (arbres)	%	nombre (arbres)	%
< 5	1290	19,42	3072	24,30	3638	25,85	8000	23,98
5 - 9	1485	22,36	2195	17,31	4485	31,87	8165	24,48
≥ 10	3866	58,22	7373	58,33	5951	42,28	17190	51,54

Source: enquêtes de terrain 1983. Sondage 1/10<sup>e</sup>.



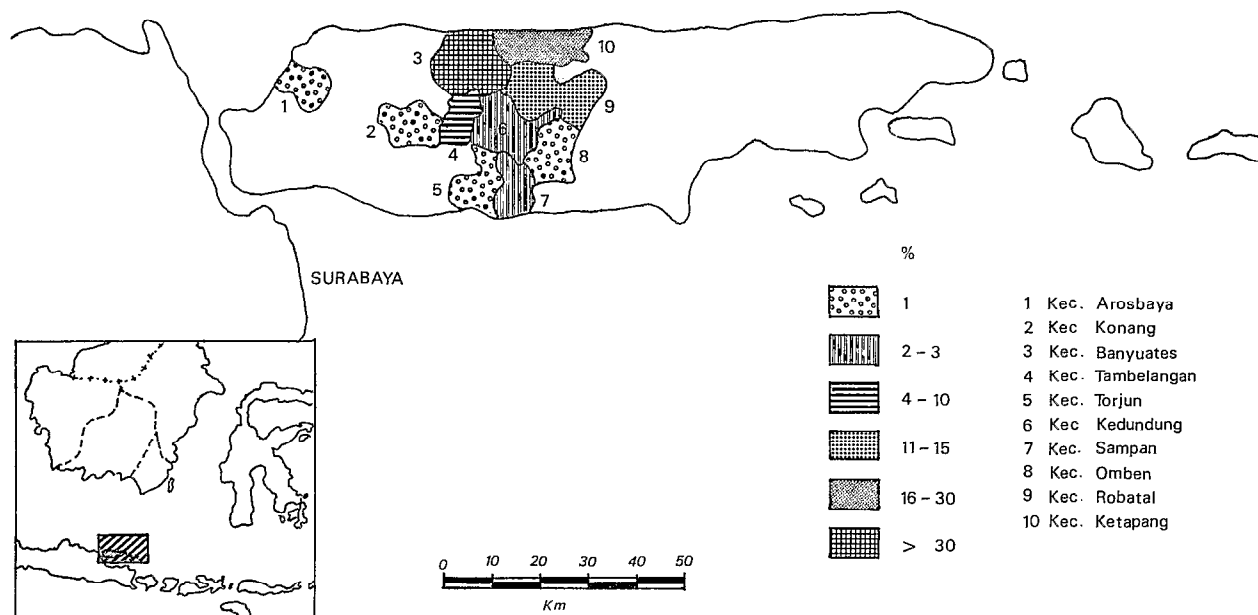


Fig. 6. — Provenance des Madurais établis à Parebok et à Samuda Kecil (basse vallée de la Mentaya). *Origin of the Madurese who settled in Parebok and Samuda Kecil (Lower Mentaya).*

Source: Enquêtes de terrain, 1983.

et les plantations ne sont pas toujours homogènes : bananeraies et cafières alternent.

Le village de Jaya Karet a une longue tradition d'agriculture commerciale. Lors de la période coloniale, avant l'arrivée du cocotier, les habitants cultivaient l'hévéa (*karet* en indonésien), d'où le nom du village. Dans les années 50, une autre spéculation est apparue, l'ananas, cultivé à 6 km du fleuve en lisière des cocoteraies; un écart porte toujours le nom de « Jaya Nanas ».

La superficie moyenne des parcelles est de 1,73 ha et celle des propriétés de 2,68 ha mais 60 % des arbres ont plus de 10 ans contre 19 % seulement moins de 5 ans. Les cocoteraies vieillissent et les

frais engagés pour les régénérer sont élevés. Les gros planteurs préfèrent ouvrir de nouvelles parcelles vers l'embouchure à Basawang, Parebok et surtout Setirok (tabl. III). Dans la majorité des cas, ils ne travaillent plus la terre eux-mêmes et se contentent de faire le commerce du coprah, ou bien de gérer une petite huilerie.

*Parebok : un village de colonisation récente*

Le village de Parebok constitue véritablement l'antithèse. Ce n'est pas, à proprement parler, un village, mais la réunion administrative de plusieurs fronts pionniers en pleine progression. Aucun noyau villageois ne se distingue, chacun vit sur sa plantation.

Les parcelles sont plus grandes (2,09 ha) et la superficie des propriétés atteint en moyenne 4,06 ha. Le problème de l'accès à la terre ne se pose pas encore de manière cruciale, seule une frange qui borde la baie de Sampit est délaissée car les sols y sont trop salins; y poussent des *Pandanus* et des *Nypa*.

*Sebamban : le cas médian*

Le village se compose de deux entités, un village-rue le long du fleuve, et des habitations dispersées dans les cocoteraies. 58 % des arbres ont plus de 10 ans, mais un certain renouvellement est sensible,

TABLEAU III

Répartition géographique des cocoteraies possédées par les planteurs de Jaya Karet (% des superficies)

Jaya Karet	Pulau Lepoh	Samuda Kecil/Besar
46,02	3,57	1,19
Basawang	Parebok	Setirok
11,21	10,95	27,06

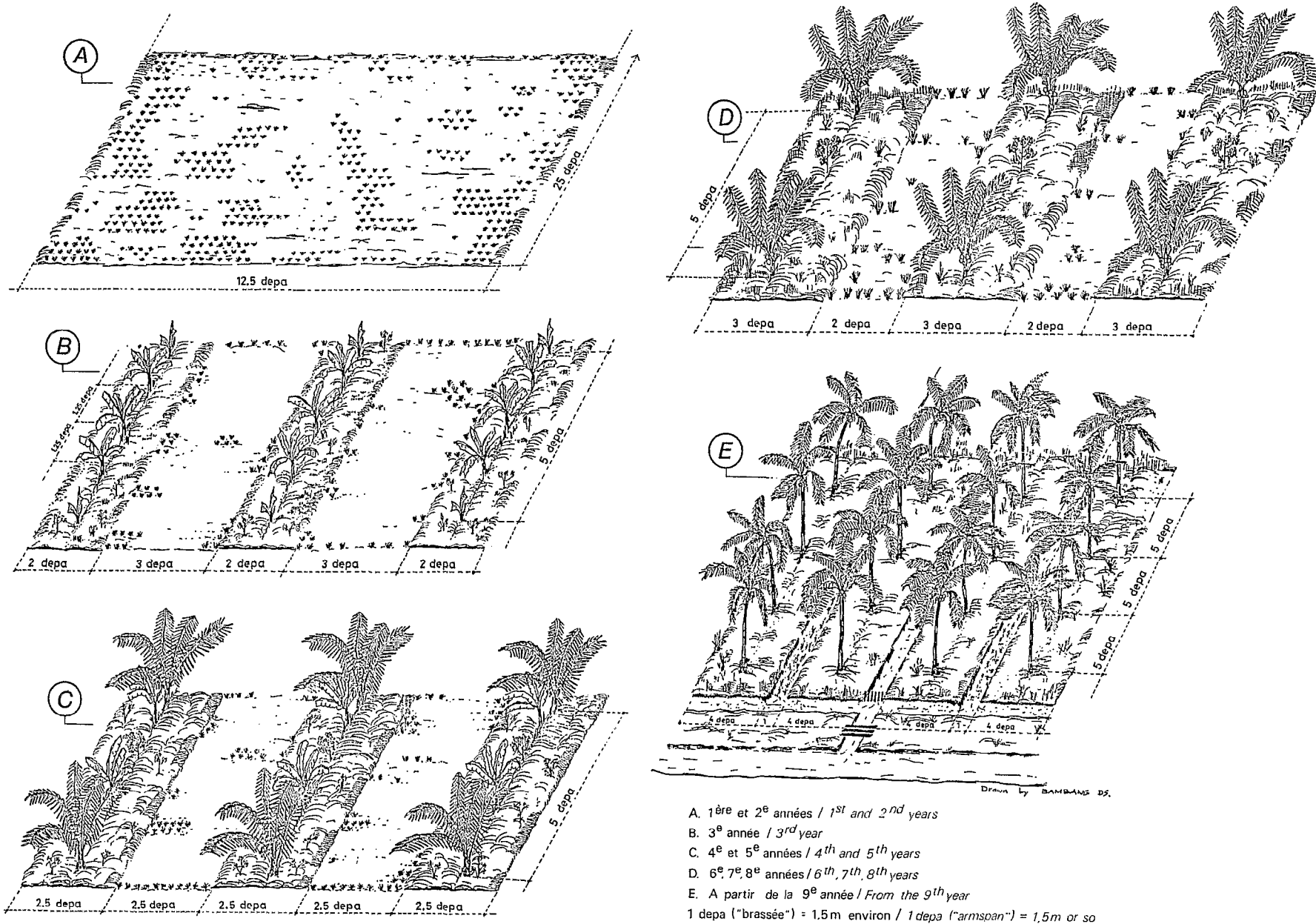


Fig. 7. — Les étapes de la constitution d'une cocoteraie sur la basse Mentaya. *The steps leading to a coconut small holding on the Lower Mentaya river.*

24 % des cocotiers ont moins de 5 ans. La superficie des propriétés est moyenne (2,89 ha) mais le morcellement maximum, la taille moyenne d'une parcelle n'excède pas 1,14 ha. Les anciennes cocoteraies, près du fleuve, sont de dimensions réduites. La concentration par rachat est beaucoup moins avancée qu'à Jaya Karet et sur l'interfluve la petite colonisation doit se partager un espace favorable restreint. C'est qu'il existe une zone privilégiée dans laquelle seule il est possible de créer de telles cocoteraies.

### Deux adaptations judicieuses : l'utilisation du battement de la marée, et la valorisation du potentiel humain

De semblables cocoteraies ne se rencontrent pas fréquemment sur la côte sud de Kalimantan. Si seules les basses vallées de la Kahayan (région du Bahaur et de la Mentaya) ont été ainsi aménagées c'est que les exigences tant en ce qui concerne la main-d'œuvre que le milieu naturel sont très contraignantes.

#### UNE ADAPTATION ORIGINALE AU MILIEU : L'UTILISATION DU BATTEMENT DE LA MARÉE

Le succès de telles cocoteraies nécessite impérativement une circulation d'eau, un double mouvement de drainage et d'irrigation. Drainer est indispensable pour évacuer les eaux acides des tourbières qui stagnent, bloquées par le bourrelet de berge et rendent impossible toute mise en valeur agricole, mais irriguer est, pour deux raisons, tout autant impératif. Dans ce milieu tourbeux, l'horizon superficiel se dessèche rapidement après drainage et, en outre, il faut « laver » le sol au moyen des eaux douces du fleuve pour en diminuer l'acidité. En l'absence de toute force mécanique, de toute pompe, les Banjar comptent sur le battement de la marée.

Lorsque la marée descend (jusant), les eaux des tourbières sont évacuées par le fleuve, c'est le temps du drainage. Lorsque la marée monte (flot), les eaux douces du fleuve sont bloquées par l'onde de marée et refluent par les canaux. C'est le temps de l'irrigation. Entre ces deux temps l'aération des horizons superficiels a favorisé la production du coprah. De plus, ces mouvements favorisent les apports de sel favorables au cocotier. L'absorption de chlore

entraîne une absorption parallèle de calcium. Les rendements sont ainsi accrus de 10 à 20 % en ce qui concerne la teneur en coprah et de 50 à 100 % en ce qui concerne le nombre de noix (1).

Les conditions d'implantation d'une cocoteraie sont donc très strictes. En amont du fleuve, au-delà de Basirih, ou bien au-delà des cinq premiers kilomètres sur l'interfluve, l'amplitude de la marée n'est plus suffisante (2,50 à 2,80 m dans la baie de Sampit) pour assurer le double mouvement de drainage et d'irrigation. Seuls des périmètres de rizières inondées sont développés. A l'inverse, on ne peut installer de plantations trop près de la côte, car ce sont les eaux saumâtres qui envahiraient les canaux à marée montante. Fort heureusement la baie de Sampit favorise le brassage des eaux; seule une bande côtière est abandonnée.

#### UNE VALORISATION NON MOINS JUDICIEUSE DU POTENTIEL HUMAIN : MIGRATIONS SAISONNIÈRES ET TRAVAIL DANS LES COCOTERAIES

Sans une forte amplitude de la marée, sans un minimum de salinité, il eût peut-être été impossible d'édifier de semblables cocoteraies; il reste cependant que la quantité de travail à l'hectare exigée excède très largement les capacités offertes par une force de travail exclusivement familiale. La présence d'une main-d'œuvre d'origine maduraise abondante peu exigeante et saisonnière constitue un atout que les Banjar ont su très tôt valoriser.

La première année la quantité de travail n'est pas sensiblement différente de celle exigée par toute rizière inondée de la haute vallée, soit environ 226 J/ha. Le contrôle de l'eau très aléatoire, le risque élevé de n'obtenir qu'une récolte médiocre, n'incitent guère à l'emploi de travailleurs salariés; la main-d'œuvre reste familiale.

C'est aux environs de la troisième année lorsque la plantation est dans sa seconde phase (B), qu'elle nécessite la quantité de travail la plus importante de l'ordre de 600 J/ha. L'opération la plus pénible, le billonnage à la *cangkul*, petite houe à manche court, est confiée aux travailleurs madurais. En une journée il leur est possible de travailler 1 *borongan* (2) contre une rémunération de 3 000 Rp (3). C'est la tâche la mieux rémunérée.

Les autres opérations, plantation des cocotiers, des bananiers et des légumes sont également l'apa-

(1) R. MANCIOT, M. OLLAGNIER, R. OCHS, IRHO Doc. n° 1485.

(2) Le *borongan* désigne à la fois une tâche prise à forfait et une unité de surface, de ce fait, la superficie du *borongan* évolue selon le degré d'avancement des travaux! Dans la rizière, le *borongan* mesure 10×10 brassées, lors de la phase (B) 10×3, puis 10×2,5, 10×2 et enfin 10 brassées de long sur 1 de large lorsque la cocoteraie est arrivée à maturité.

(3) 1 F = 120 rupiah environ en 1983.

TABLEAU IV  
Le travail sur les cocoteraies

Années	Phases	Opérations culturales	J. de tr. ha	Années	Phases	Opérations culturales	J. de tr. ha
1re et 2e	A	Rizière inondée	220	6e, 7e, 8e	D	désherbage	60
						élargiss. billons	90
3e	B	billonnage	90			gaulage/défibrage noix	35
		plant.cocotiers	10				Total
		plant.bananiers	30	9e	E	désherbage	
		plant.légumes	180			surcreusement/ fossés	90
		repiquage riz	180			gaulage/défibrage noix	50
		désherbage	40			Total	180
récolte riz	80						
Total		610					
4e et 5e	C	débroussaillage	60	Après 10 ans		gaulage/défibrage noix	80
		élargiss.billons	90			débroussaillage*	30
		plant. café	10			entretien fossés*	45
		Total				160	Total

\* 1 année sur 2.

nage des Madurais, qui considèrent qu'en une journée il est possible de planter environ 20 arbres, transport compris.

Lorsque la plantation est âgée de 4 à 8 ans (C et D), la quantité de travail requis commence à diminuer. La tâche la plus lourde est toujours confiée aux Madurais qui élargissent les billons et surcreusent les fossés. Ils y consacrent en moyenne 90 J/ha mais le travail étant moins pénible que dans la phase précédente, ils ne perçoivent, pour salaire, que 2 000 à 2 500 Rp. Le billonnage achevé, il faut désherber et débroussailler sous les jeunes arbres pour 1 000 Rp. le *borongan*. Vers la neuvième année, il est primordial de creuser le *parit dalam*, fossé d'irrigation et de drainage, et de le connecter au canal de circulation. C'est un investissement important de l'ordre de 90 J/ha, difficile à différer. Par contre, dès la dixième année, les travaux d'entretien sont simplifiés, il n'est plus nécessaire de débroussailler et d'entretenir les canaux que tous les 24 ou

30 mois. L'essentiel du travail salarié est consacré à la récolte des noix. Lorsque la cocoteraie est âgée, il faut monter aux cocotiers, la main-d'œuvre est alors très difficile à trouver; c'est pourquoi les noix sont généralement gaulées. Elles sont ensuite rassemblées dans le fossé principal, barré pour la circonstance. A marée descendante les noix dérivent par fossés et canaux jusque devant l'habitation du planteur. Elles sont alors débarrassées de leur gangue sur un pieu de défibrage. On considère qu'en une journée, il est possible de gauler, rassembler et défibrer 200 noix; le salaire est de 600 Rp. pour 100 noix.

Selon les planteurs, un arbre de 10 ans est en pleine production, tandis qu'à 7 ans il n'est qu'à 50 % de sa capacité et seulement à 15 % à 5 ans. La récolte a lieu tous les deux mois et demi, tombent à terre environ 2 à 3 régimes, de 7 noix en moyenne, soit 70 à 80 noix par arbre et par an sur une plantation de bon rapport.

## LA PROCÉDURE « HANDI »

Pour fidéliser les travailleurs madurais, connus depuis de longues années et qui, lassés des migrations alternantes Madura-Kalimantan, souhaitent s'établir sur la basse vallée, les Banjar leur facilitent l'accès à la terre en ayant recours à une procédure bien établie, le « *sistim handi* ».

Le propriétaire du sol paie le Madurais pour débroussailler et nettoyer une parcelle. Il fournit en outre les plants de cocotier. Le Madurais apporte ensuite son travail. Il façonne les billons, plante les arbres et, d'une manière générale, construit la plantation sans percevoir, cette fois, de salaire. Il subvient aux besoins de sa famille en plantant légumes et bananiers dont il garde le produit des ventes. Lorsque les cocotiers atteignent 10 ans, la cocoteraie est partagée. Le Madurais reçoit la moitié des billons et des arbres, en toute propriété, tandis que le propriétaire garde l'autre moitié; un acte est passé devant le Chef du Village.

Lorsque les parcelles favorables sont devenues rares et d'un coût très élevé, cet arrangement est très avantageux pour le migrant qui, sans cela, ne pourrait accéder à la propriété du sol. Mais d'un autre côté, le propriétaire s'assure en permanence les services d'un ouvrier agricole qui, de toutes façons, n'a pas assez de son lopin pour faire vivre sa famille. En outre, cette procédure permet de régénérer les vieilles cocoteraies dont les rende-

ments déclinent sans que le propriétaire soit obligé de procéder à de lourds investissements qui ne peuvent être rentabilisés avant une dizaine d'années.

## Un carrefour de civilisations

Lire le paysage de la basse vallée, c'est aussi déceler la marque des diverses cultures qui l'ont façonné avant qu'il ne s'insère dans l'espace économique nusantarien.

## L'INTÉGRATION AU SEIN DE L'ESPACE NUSANTARIEN

Depuis déjà fort longtemps la basse vallée est insérée dans le circuit des échanges inter-îles. Plusieurs réseaux de commercialisation coexistent; les plus anciens sont aux mains de la communauté chinoise, très présente à Sampit, les plus importants en volume aux mains des compagnies de commerce internationales, mais l'essor des cocoteraies est le fruit d'une coopération entre planteurs banjar et navigateurs bugis.

*Cocoteraies et commerce inter-insulaire. Le rôle des Bugis*

Les navigateurs bugis originaires du sud de Sulawesi sillonnent les mers de l'archipel à bord de goélettes, aujourd'hui équipées d'un moteur

TABLEAU V

Les comptes d'exploitation d'une cocoteraie (1) (1983)

A Investissement		B Revenu brut	
Opérations culturales	Coût Rp.	Récolte (noix)	Valeur Rp.
gaulage/défilage noix	86 000	12 800	448 000
débroussaillage (tous les 2 ans)	60 000/2		
entretien fossés (tous les 2 ans)	160 000/2		
TOTAL	206 000	12 800	448 000
Revenu net (B - A) à l'hectare		242 000	

(1) Cocoteraie d'1 ha. 160 arbres, 70 à 80 noix par an, 35 Rp. la noix.



PHOTO 1

*Photo O. Sevin*



PHOTO 2

*Photo O. Sevin*



Photo O. Sevin

PHOTO 3

PHOTOS 1, 2, 3. — A l'ombre des cocotiers : bananiers (1, 2, 3), caféiers (1) et girofliers (2, 3). Un maillage de fossés et de drains assure le drainage et l'irrigation tandis qu'un canal principal permet la circulation (1, 3).

auxiliaire. A Surabaya, ils chargent le riz de Java, à Madura le sel et les travailleurs avant de cingler vers la côte sud de Kalimantan. La marchandise est vendue à Sampit et à Samuda où le bateau charge le bois de sciage, et l'huile de coco (autrefois le coprah) destinée à être conditionnée dans les usines de Surabaya.

#### Un « gisement financier »

Les 8 800 ha de cocoteraies en production représentent en effet un gisement financier d'environ deux milliards de rupiah par an, soit suffisamment pour animer la vie économique et susciter un début d'industrialisation.

Les revenus tirés d'un hectare de cocoteraies en pleine production oscillent entre 400 et 700 000 Rp. selon le cours de la noix. Après retranchement des frais d'exploitation, le bénéfice net est d'environ 225 à 450 000 Rp./ha.

#### Fours à coprah et huileries

Il est impossible de dénombrer les fours à coprah, tant ils sont nombreux. Il suffit d'un investissement de 150 000 Rp., bien modeste en regard du revenu tiré des plantations. Les huileries, au nombre de 20 en 1981, sont, elles, comptabilisées : 6 à Jaya Karet, 5 à Jaya Kelapa, 6 à Samuda et 2 à Basirih, c'est-à-dire sur la portion médiane de l'estuaire dans les villages de vieille tradition de culture du cocotier. Les entrepreneurs considèrent que 1 000 noix procurent environ 275 kg de coprah à 50 % d'huile, ce qui donne une production de 3,5 t de coprah à l'hectare (1) ou de 1,76 t d'huile.

#### L'IMPULSION NÉERLANDAISE

Les Néerlandais, désireux de mettre en valeur le sud de Kalimantan, ont ouvert, dès la fin du siècle dernier, un réseau de canaux qui relie les fleuves Barito, Kapuas (*Anjir Serapat*) et Kahayan (*Anjir Basarang*) au port de Banjarmasin. Ces canaux ont une double fonction de circulation et de drainage. La culture de l'hévéa sur billons est alors encouragée, tandis que les sols tourbeux sont progressivement amendés grâce à l'utilisation du battement de la marée. C'est cependant l'aspect drainage qui est privilégié car l'hévéa n'apprécie guère les sols hydromorphes; les billons sont très surélevés.

Dans les années 1920, prenant conscience du déficit croissant en riz des Indes Néerlandaises, les autorités coloniales amorcent un programme de grands travaux de poldérisation qui sera poursuivi jusqu'en 1950. Il s'agit cette fois de drainer, mais aussi d'irriguer de grandes superficies en utilisant des pompes. La méthode la plus fréquemment utilisée consiste à recouper un méandre, à l'enserrer entre des digues et à installer un double système de canaux. Un fossé de drainage central est surplombé par un chevelu de canaux d'irrigation. Ce réseau est raccordé au fleuve par l'intermédiaire d'une station de pompage qui fonctionne en permanence. Lorsque le polder est sous l'eau, après une forte pluie par exemple, les pompes aspirent l'eau du canal de drainage à marée descendante et la refoulent dans le fleuve. Au contraire, lorsqu'en saison sèche le riz a besoin d'eau, les vannes des canaux d'irrigation sont ouvertes et la station

(1) 160 arbres, 80 noix par arbre et par an, soit 12 800 noix/ha, 3,52 t de coprah à 50 % d'huile.

pompe les eaux douces du fleuve bloquées par l'onde de marée.

Lorsque les Banjar migrent sur la basse vallée de la Mentaya, durant l'entre-deux-guerres, ils apportent avec eux un savoir-faire qu'ils mettent à profit après avoir assimilé les techniques agricoles dayak.

#### L'APPORT CULTUREL DAYAK

La circulation des idées et la diffusion des techniques est favorisée par l'existence de ce peuple intermédiaire, situé à mi-chemin entre Dayak et Banjar, que sont les Sampit, fusion d'éléments autochtones et de populations qui vivaient sur les marges du sultanat de Banjarmasin, notamment dans la région d'Alalak. Le dialecte parlé à Sampit est d'ailleurs très proche de celui d'Alalak. Lorsque les Banjar sont arrivés, leur migration s'est ainsi inscrite sur une longue tradition de contacts.

L'apport principal des Dayak réside dans l'articulation entre la rizièrre inondée et la plantation. De la même façon que sur la haute vallée, le *ladang* est le prétexte à une nouvelle plantation qui prend le relai de l'essart, la rizièrre inondée est ici la valorisation d'un défrichement de toute manière indispensable. Il y a articulation entre cultures vivrières (utilisant la main-d'œuvre familiale) et cultures commerciales (main-d'œuvre salariée) et non simple juxtaposition des deux secteurs.

A cet égard, il est significatif que les techniques de culture du riz inondé soient très proches des techniques d'essartage dayak. La parcelle est sommairement défrichée, les abattis brûlés constituent l'unique fertilisant, le sol n'est pas préalablement ameubli et les semis sont effectués à l'aide d'un simple bâton à fouir. Le système de culture banjar ou système *palai* n'est de règle que lorsque la maîtrise de l'eau est assurée et que la parcelle a été cultivée plusieurs années de suite. Dans ce cas seulement le paysan façonne un billon de boue très humide sur lequel les semences sont jetées à la volée; elles y restent environ 3 semaines. Les jeunes plants sont ensuite arrachés puis simplement dispersés dans la boue sur une portion de la rizièrre. Vingt jours plus tard, ils sont de nouveau arrachés, l'extrémité de la tige est sectionnée et les talles sont séparées avant d'être repiquées. Ce double repiquage est destiné à multiplier les semences, à permettre aux racines de se renforcer et à favoriser le tallage. Dans la région de Banjarmasin, il est ainsi possible d'obtenir 3 récoltes en 2 ans. A Jaya Karet, le double repiquage ne concerne que de très petits périmètres

en lisière des cocoteraies; c'est le fait d'immigrants banjar récents exclus de la compétition pour le cocotier.

Mais l'influence dayak se fait également sentir dans la répartition de l'habitat. De Basirih Hilir à la mer s'opposent des villages-rues alignés le long du fleuve (Jaya Kelapa, Jaya Karet, Basirih...) et des villages où la dispersion de l'habitat est totale (Parebok, Lempuyang...). L'habitat ripuaire est typiquement dayak; alignement face au fleuve de maisons sur pilotis. Tous les villages dans lesquels la proportion de Dayak, ou de populations fortement imprégnées de culture dayak, est importante, ont adopté ce mode de groupement de l'habitat. A Jaya Karet, les Sampit, Dayak acculturés, représentent 23 % de la population, les Banjar 58 % les Madurais 6 %. A l'inverse, lorsque le noyau dayak est faible, et que sont sur-représentées les populations issues d'une autre île, c'est la dispersion qui l'emporte. Ainsi à Parebok les Sampit ne représentent-ils que 2 % de la population, les Banjar 25 %, mais les Madurais 64 %. Le cocotier est toujours omniprésent, cultivé selon le modèle agricole banjar, mais les Madurais — qui n'ont pas intégré l'apport culturel dayak — résident chacun sur leur cocoteraie. C'est l'individualisme pionnier qui l'emporte. La démonstration se vérifie à Sebamban où coexistent un village-rue et un habitat dispersé. Sampit et Banjar, qui représentent respectivement 23 % et 29 % de la population, habitent en bordure du fleuve, tandis que les Madurais se dispersent jusqu'à 4 km sur l'interfleuve!

L'essor des cocoteraies est à replacer dans le contexte de la méditerranée javanaise autour de laquelle se structure l'espace national indonésien. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres de complémentarité entre les diverses îles de l'archipel. Les migrations de Banjar, puis de Madurais préfigurent les opérations de Transmigration gouvernementales et la mise en valeur agricole de la basse vallée, la colonisation dirigée des terres neuves. Le brassage des civilisations dont le paysage porte témoignage est l'illustration de l'apparition d'une nouvelle culture indonésienne, tandis que les circuits de commercialisation bugis soulignent la prépondérance de Java qui collecte, conditionne et commercialise la production des « Provinces Extérieures ».

*Manuscrit accepté par le Comité de Rédaction le 28 mai 1985*